

REMISE DU PRIX BRUMPT

à André AESCHLIMANN,

le 17 avril 2002

à la Société de pathologie exotique



Intronisation par J. EUZÉBY

Membre de l'Académie nationale de médecine
et de l'Académie vétérinaire de France,
Professeur honoraire des Ecoles vétérinaires

Mesdames et Messieurs les représentants de la famille d'Émile BRUMPT,
Messieurs les Présidents,
Mes chers confrères et collègues,

Laissez-moi, d'abord, regretter l'absence de Madame Lucien BRUMPT. Si on peut comprendre cette absence, on ne peut, aussi, que la déplorer. Je suis certain d'exprimer, en votre nom, ce sentiment que nous éprouvons tous et je prie le fils de madame BRUMPT de lui faire part de nos regrets et de lui transmettre notre affectueux respect.

Si nous regrettons une absence, nous sommes heureux de retrouver une présence, celle du lauréat d'aujourd'hui, dont un silence prolongé avait inquiété beaucoup d'entre nous. Heureusement, André AESCHLIMANN est là, et bien là.

En lui, nous retrouvons la lignée de ces biologistes encyclopédiques dont Robert-Philippe DOLLFUS était le modèle. AESCHLIMANN est en effet un biologiste plurivalent comme en fait foi son *curriculum*. De 1949 à 1958, il acquiert, à l'Université de Bâle, des diplômes de zoologie, botanique, chimie, bactériologie et hygiène et il se spécialise en parasitologie à l'Institut tropical suisse, qui lui confère un Doctorat. À partir de 1959, il complète sa formation à l'Institut Pasteur de Paris, au Laboratoire des Montagnes Rocheuses de Hamilton, à l'Institut tropical de Hambourg et à l'Institut de parasitologie de Prague. La plurivalence que je louais se manifeste donc à la fois dans son substrat et dans sa variété géographique, de sorte que notre lauréat apporte un flagrant démenti au dicton selon lequel "Pierre qui roule n'amasse pas mousse". Muni d'une formation aussi étendue, AESCHLIMANN entame une carrière d'enseignant et de chercheur. De 1970 à 1972, il est professeur de biologie animale à l'Uni-

versité de Fribourg; de 1972 à 1994, il enseigne la même discipline et la parasitologie à l'Institut de zoologie de Neuchâtel et prend la direction de ce prestigieux établissement: lourde responsabilité après le règne de J.-G. BAER - et il crée un 3^e cycle de parasitologie, dans lequel l'helminthologie, discipline essentielle de BAER, n'est pas négligée. Mais son activité en Suisse ne lui suffit pas et il participe à l'enseignement d'un DEA de parasitologie à Montpellier, avec un cours sur la biologie des vecteurs de germes, prenant l'exemple des tiques. Ainsi mérite-t-il bien son accession à l'honorariat, en 1994.

Le chercheur n'est pas moins actif que l'enseignant et on sait bien qu'un bon enseignement doit être sous-tendu par une activité de recherche. De 1962 à 1970, AESCHLIMANN est responsable du laboratoire d'acarologie de l'Institut tropical suisse de Bâle. Il y entreprend des travaux d'acarologie générale et d'acarologie médicale essentiellement dévolus aux Ixodidés, dont il étudie la distribution géographique, l'écologie et la spécificité parasitaire. Ces investigations préliminaires lui ouvrent la voie de l'épidémiologie avec des recherches sur les tiques vectrices de babésies, de rickettsies et de spirochètes. Il n'est donc pas surprenant que, de 1972 à 1983, il soit membre du Conseil de la recherche du fonds national suisse de la recherche scientifique, dans la division "biologie et médecine" et qu'en 1983, il signale, pour la première fois en Suisse, l'existence de *Borrelia burgdorferi* et de la maladie de Lyme.

Cependant, de même que l'Aiglon ne pouvait se satisfaire de chevaucher en Autriche, AESCHLIMANN ne peut se contenter d'explorer les sciences biologiques européennes. Dès 1959, BAER, qui avait senti cette impatience, le choisissait pour diriger le Centre suisse de recherche scientifique en Côte d'Ivoire, fonction qu'il exerça jusqu'en 1962. C'est alors que se multiplient les missions en

Afrique: Kenya, Tanzanie, Mali, Guinée, Burkina-Faso.

Une telle activité s'est concrétisée par plus de 170 publications et par un ouvrage de synthèse sur la "Biologie des tiques de Côte d'Ivoire". Je tiens à souligner que ces publications ne sont pas seulement rédigées en anglais, mais aussi dans les deux langues les plus utilisées en Suisse, le français et l'allemand. Ainsi, AESCHLIMANN est-il un bon exemple de ce qu'il n'est pas nécessaire, pour valoriser son activité, de céder à l'anglomanie et d'utiliser le "gobbledegook" américano-anglais: les cannes anglaises, qui n'ont jamais guéri les paralytiques, ne sont pas davantage indispensables pour assurer une bonne locomotion. Et je sais gré à notre lauréat d'avoir repris le défi que le roi DON CARLOS, candidat à l'Empire, mais qui ignorait le latin, lançait aux électeurs: "Ils se contenteront d'un espagnol hautain, Car il importe peu, croyez-en le roi Charles, Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle".

La notoriété acquise par AESCHLIMANN s'est concrétisée par des distinctions honorifiques: deux doctorats *honoris causa* (Rennes, 1985, et Marseille, 1995); appartenance à des Sociétés savantes (Académie suisse des sciences naturelles, qu'il présidera de 1983 à 1988, Société suisse de médecine tropicale et de parasitologie) et, pour couronner le tout, présidence de la Fédération mondiale des parasitologistes, de 1986 à 1990.

Tous ces titres sont de nature à perpétuer le souvenir d'André AESCHLIMANN dans le monde de la parasitologie. Mais ce souvenir s'appuiera aussi sur trois binômes parasitologiques, créés en son honneur: *Polystoma aeschlimanni* Bourgat et Murith 1980, monogène parasite d'Amphibiens; *Hormosianoetus aeschlimanni* Fain 1980, nymphe hypope de un acarien phorétique de Drosophiles; *Rickettsia aeschlimanni* Beati, Meskini, Thiers et Raoult 1997, agent d'une fièvre bouton-neuse marocaine.

Par son activité dans les domaines de la biologie parasitaire et de la parasitologie médicale, en Europe et en Afrique subsaharienne, très conforme au vœu d'Émile BRUMPT, qui avait ouvert la voie avec la mission DU BOURG DE BOZAS, André AESCHLIMANN répond parfaitement aux critères d'attribution du Prix Émile BRUMPT, que je suis très heureux de lui remettre.

Réponse d'A. AESCHLIMANN

Professeur honoraire de l'Université de Neuchâtel,
Membre de l'Académie allemande Leopoldina,
Membre de l'Académie européenne des sciences, des lettres et des arts

Monsieur le Président,
Messieurs les membres du jury du prix BRUMPT,
Chers collègues et chers amis,
Mesdames, Messieurs, ...et surtout...
chers membres de la famille BRUMPT,

Dans le déroulement d'une carrière, il y a des coïncidences et des rappels heureux qui font que votre mémoire ravive votre jeunesse. Ainsi, celui qui vous parle, en mars-avril 1958, était-il à l'Institut Pasteur, en élève studieux, envoyé par son maître le Prof. R. GEIGY, en sortant de la soutenance de sa thèse, pour bénéficier, dans le domaine des tiques et des maladies transmises, des conseils des Professeurs COLAS-BELCOUR (pour les Argasides), RAGEAU (pour les Ixodides) et BALTAZARD (pour l'épidémiologie). C'était avant mon premier départ pour l'Afrique, en l'occurrence la Tanzanie (à l'époque on disait Tanganyika), et le Professeur GEIGY avait le souci que son élève reçoive la meilleure formation possible. Ainsi obtenir le Prix international de parasitologie Émile BRUMPT, justement dans l'enceinte de Pasteur, 44 ans après un premier séjour, provoque-t-il chez moi tout à la fois une vive émotion, un sentiment de reconnaissance et des interrogations. Je n'ai pas connu Émile BRUMPT personnellement mais, comme tout jeune parasitologiste de l'époque, je possédais et je consultais le *Précis de parasitologie* Il s'agissait d'un exemplaire de la 5^e édition, dédicacé de la main d'E. BRUMPT au nom du Professeur R. HOEPLI, alors hôte de l'Institut tropical suisse en ses vieilles années, et qui m'en avait fait cadeau peu avant son décès. J'ai donc chez moi quelques mots autographes de BRUMPT. Mais l'important était le *Précis* et je n'oublierai pas les pages 105 à 181, consacrées aux spirochètes, un chapitre indispensable au boréliologue débutant que j'étais.

L'annonce de l'octroi du prix, par un téléphone d'Alain CHABAUD d'abord, puis par une lettre officielle de Jean-Claude PETITHORY, m'a d'autant plus ému que la nouvelle était absolument inattendue.

Me voilà donc aujourd'hui très honoré, et flatté, d'appartenir à une confrérie prestigieuse de récipiendaires dont j'extrais les noms de BIOCCA, GARNHAM, DOLFUSS, PETERS, CHABAUD/LANDAU, RIOUX, soit parce qu'ils sont des maîtres respectés que j'ai connus, soit parce que j'ai eu à collaborer avec eux dans un passé encore récent.

Je dois vivement et chaleureusement remercier le président et les membres du jury du prix pour l'honneur qu'ils me font aujourd'hui, de même que mon collègue et complice Jacques EUZÉBY pour sa présentation, précise et fouillée, de ma personne et de mon travail.

Mesdames, Messieurs,
Surprise et émotion ont donc été mes sentiments premiers à la réception du prix, avec, bien sûr, une petite crispation de fierté: son ego est chatouillé! Mais une fois le choc initial surmonté, on se demande pourquoi vous avez été distingué et on imagine les critères qui ont peut-être guidé le jury dans son choix. Pour ce qui me concerne, j'en retiens trois, que je place dans un contexte de publications.

1) Dans le paquet de vos publications, dont vous vous plaisez à penser que certaines ont été lues (et retenues), vous vouez à quelques titres ... je dirais une tendresse particulière, à cause du travail qu'ils sous-tendent, des aventures scientifiques et humaines qu'ils évoquent, des conséquences qui les ont prolongés. Ainsi le doctorat joue-t-il un rôle important dans ce paysage car, malgré ses mal-adresses, il marque la fin de ses études universitaires, donc la prise de son indépendance scientifique. Mais, pour moi, la préparation, la rédaction et la publication de "*Biologie et écologie des tiques de Côte d'Ivoire (1968)*", joue aujourd'hui encore un rôle important dans mon souvenir. Pour moi, cette recherche, c'était l'application enthousiaste sur le terrain d'un savoir tout neuf encore peu exercé. C'était la curiosité du naturaliste chaque jour sollicité et le prélèvement d'ectoparasites nouveaux sur des faunes surprenantes. C'était la vie en brousse, les palabres dans les villages, l'observation de cultures matérielles inconnues. En bref, c'était la découverte de la Côte d'Ivoire et la naissance de l'amitié profonde et durable que j'ai pour ce pays. De cette époque date mon intérêt pour le Centre suisse de recherches scientifiques en Côte d'Ivoire, situé à Adiopodoumé près d'Abidjan, une station de recherches aujourd'hui multiraciale et internationale, qui vient de fêter le 50^e anniversaire de sa naissance.

"*Les tiques de Côte d'Ivoire*" me serviront aussi de thèse d'habilitation, ce qui a signifié mon entrée à l'Université de

Bâle comme enseignant (privat-docent), déterminant ainsi le chemin de ma vie. Enfin, aujourd'hui encore, ce travail inspire quelques jeunes étudiants et chercheurs européens et africains, qui le prolongent par des travaux de licence ou de thèse.

2) En 1968, après mon retour à l'Institut tropical de Bâle, j'avais publié une modeste contribution à la connaissance de la reproduction chez un ornithodore (*Rev Suisse Zool*, 1968, 75, 1053-1059). C'étaient six pages qui relataient l'effet de l'injection de broyats de spermatozoaires dans l'hémocoèle de femelles de tiques à jeun, provoquant ainsi une excitation de cellules neuroendocrines, en conséquence vitellogenèse et ponte. Cette simple manipulation a donné lieu, dès mon installation à l'Institut de zoologie de Neuchâtel où j'avais été nommé comme professeur et successeur de J.-G. BAER, à une série de travaux de laboratoire pour la plupart dus à l'habileté technique d'excellents élèves et collaborateurs, sur le vaste sujet de la reproduction chez les tiques. Ainsi furent introduites à Neuchâtel les méthodes expérimentales (et l'appareillage y relatif) les plus modernes qui soient pour l'époque. Ce qui a permis d'explorer, chez nos petites bêtes, des champs aussi variés qu'ovogenèse, vitellogenèse, fécondité, ponte, parthénogenèse, digestion, endocrinologie et physiologie sensorielle, etc. Et pour garder la main et s'aérer, histoire aussi de ne pas oublier les principes épidémiologiques de terrain appris à l'Institut Pasteur, on répéta, avec les tiques de Suisse, des recherches de faunistique similaires à celles entreprises en Afrique avec les tiques de Côte d'Ivoire.

3) Ainsi se constituait à Neuchâtel un groupe de "tiquologistes" diversifiés, intéressés autant par le laboratoire que par le terrain, prêts à s'engouffrer dans l'aventure des borélioses de Lyme en Suisse et cela dès leur découverte aux États-Unis par Willy BURGENDORFER. Nous avons alors bénéficié de sa collaboration. Celui-ci avait en effet passé une année sabbatique à Neuchâtel, à la recherche de rickettsies dans les tiques locales (que nous avons trouvées par ailleurs: *R. helvetica*). Mais, nous avons négligé, dans un premier temps, les quelques rares spirochètes qui se trouvaient dans les préparations. Un examen plus attentif des mêmes lames, un peu plus tard et sur le conseil de BURGENDORFER (avec l'esprit préparé en conséquence), a permis de les découvrir.

Mesdames, Messieurs, Monsieur le Président, l'hommage que vous me rendez aujourd'hui, s'il flatte le chercheur, s'il est un moment exceptionnel, je le prends

aussi et surtout comme un hommage à l'école de parasitologie de Neuchâtel. L'Université de Neuchâtel est la plus petite de Suisse, avec 3 200 étudiants cette année. Mais sa renommée s'est faite grâce à la pratique de quelques disciplines reconnues sur le plan international, que je cite pour information dans le désordre: droit constitutionnel, ethnologie-muséologie, archéologie préhistorique, dialectologie romane, physique et microtechnique. Une série à laquelle il faut ajouter la parasitologie, fruit d'une longue tradition dans notre Université. En effet, l'installation de la parasitologie à Neuchâtel remonte à 1896, soit à l'arrivée du Professeur FUHRMANN à la tête de l'Institut de zoologie qui, après une révision acharnée du groupe des Plathelminthes d'oiseaux, publia un classique de l'helminthologie "*Die Zestoden der Vögel*", créant ainsi l'École d'helminthologie de Neuchâtel. Jean-Georges BAER lui succède dès 1936 et assied encore plus solidement, si besoin était, la parasitologie à l'Université de Neuchâtel, par son enthousiasme, son âpreté au travail, la qualité et le nombre de ses publications. D'autre part, il déploiera une activité internationale intense qui verra son apogée dans la présidence de la "Fédération mondiale des parasitologistes". Le soussigné succédera à BAER en 1972 et se retirera en 1994. À nous trois, FUHRMANN-BAER-AESCHLI-MANN, nous aurons couvert 100 ans de parasitologie neuchâteloise: les parasites conservent!

À mon arrivée, jeune professeur et directeur d'un Institut de zoologie, j'avais donc pour devoir de maintenir vivante

et de haut niveau une déjà longue tradition tout en la développant "*selon l'air du temps*". J'ose écrire que l'Institut de zoologie a connu alors un développement assez explosif dès 1972, sans doute aussi parce que les conditions matérielles de l'époque s'y prêtaient et parce que le développement de la parasitologie était considéré comme prioritaire par le rectorat comme par la politique. L'enseignement et la recherche en parasitologie se sont donc diversifiés rapidement. Une parasitologie générale de base, bien sûr, a été maintenue, mais d'autres volets spécialisés se sont ouverts: physiologie parasitaire, physiologie sensorielle, immunologie, pathologie, contrôle des ectoparasites, épidémiologie des maladies vectorielles, sans oublier la zoologie générale, l'entomologie-écologie, l'éco-éthologie des mammifères, avec, à la tête de chacun de ces départements, de jeunes chercheurs de qualité, formant une équipe soudée. Ainsi a-t-on pu maintenir et créer, en moins de 20 ans, 4 postes de professeur ordinaire, 2 professeurs associés, 2 directeurs de recherche et 1 *privat-docent*. La parasitologie prenait le virage d'une discipline moderne, expérimentale, assurant une formation des 1^e - 2^e et 3^e cycle, avec la possibilité d'obtenir un "Certificat d'études approfondies en parasitologie". Nous étions en fait concurrentiels sur le plan international.

Mesdames, Messieurs, l'octroi d'un prix, même s'il vous est décerné à titre personnel, est toujours le fruit d'un passé et du travail d'une équipe. J'aimerais faire jaillir cet honneur sur mon maître le Professeur

R GEIGY, fondateur de l'Institut tropical Suisse, mais aussi et surtout sur toute l'équipe qui a fait de l'Institut de zoologie de Neuchâtel, et de son département de parasitologie, ce qu'ils sont aujourd'hui. Je leur dois la réussite de nos enseignements et nos succès dans la recherche. Nous avons tissé, avec nos collègues du monde entier, un réseau étroit qui nous vaut une présence active dans les sociétés spécialisées. Je me permets de rappeler que, tout comme feu le Professeur J-G. BAER, j'ai présidé la "Fédération mondiale des parasitologistes" à un moment, où, avec les collègues français - je citerai DOBY, HOUIN, RIOUX, CHABAUD - il fallait organiser le congrès de Paris ICOPA VII. Quels bons souvenirs que ces contacts amicaux, où soucis et satisfactions furent "diabement" mélangés.

Mesdames, Messieurs,

Il faut conclure et arrêter de parler de soi - ou de son Institut et je vous ai dit ma reconnaissance pour le prix. Mes activités m'ont obligé à assister, à plusieurs occasions, en Suisse ou ailleurs, à des remises de diplômes, de certificats et de médailles honorifiques. Mais aucune de ces distinctions ne concernait la parasitologie. En remerciant encore une fois personnellement la famille BRUMPT, je voudrais souligner le caractère unique du prix qu'elle octroie. Il est bon que celui-ci soit conservé, et aussi son caractère international, car les occasions de distinguer spécifiquement les parasitologistes sont rares. C'est un vœu que je formule. Que vive le Prix international de parasitologie Émile BRUMPT!

Je vous remercie de votre attention.